

Les joueurs de cartes : (2me article)

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 1

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189623>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Une veille de l'an.

Les jours précédents les fêtes de Noël et de l'An sont bien rangués pour les pauvres facteurs. Les lettres, grandes et petites, les paquets de toute forme et de toute grosseur surabondent. C'est à ce moment de l'année qu'il ne faut pas oublier ces braves gens, plus ou moins victimes du bonheur d'autrui.

La veille de l'an de grâce 1882, il neigeait fort. Un tapis gris, formé de boue et de glace fondue, couvrait les rues, et un vent froid, incisif, mordait douloureusement la peau. Toute la ville était en l'air. Les gens couraient, marchandait, achetaient. Le facteur Pierre, au milieu de ce va-et-vient, poussait péniblement son fourgon. La journée avait été rude. Heureusement qu'elle touchait à sa fin. Encore une course à une drôle d'adresse : *Mademoiselle Lili* !... une enfant, sans doute, pour laquelle il devait braver le froid, la boue et la fatigue.

Des idées de révolte, de haine contre les riches le prenaient à la gorge ; des bouffées de colère lui montaient au cerveau. « Pourquoi y avait-il dans le monde des pères qui pouvaient offrir des étrennes à leurs enfants ? Malheur ! Lui aussi avait une fille, pauvre petite qui n'avait pas de présents à attendre. L'année était dure et les vivres chers. On la chauserait à neuf ainsi que ses trois frères. Des souliers, dame ! il en faut. Cela ressemblerait à un cadeau de Nouvel-An puisqu'ils seraient distribués le premier janvier. Les garçons se passent facilement de joujoux ; ils courent, ils sautent, ils gambadent. Mais sa petite Rose aurait tant aimé à posséder une de ces belles poupées qu'on voit exposées devant les magasins, avec de vrais cheveux. Non ! Elles sont destinées aux riches ; les pauvres sont là pour les faire et les porter la veille de l'An. »

Malheur ! Une larme amère brillait dans les yeux du facteur lorsqu'il sonna au numéro indiqué.

Un profond silence régnait dans la maison. Une bonne ouvrit la porte. — Pour M^{lle} Lili ! Signez là, s'il vous plaît ?

Pendant que la plume criait sur le papier, il parlait d'une voix brusque, cassante : « Un vilain temps aujourd'hui pour tout le monde, mais surtout pour ceux qui n'ont rien, car ils doivent travailler. Et puis, quand on mange bien, on n'a pas froid. Ce sont, je le présume, des jouets pour M^{lle} Lili. Dame ! j'ai une petite fille aussi. Son père est bon, mais il

ne peut lui donner des étrennes ; il n'est pas même toujours sûr de lui apporter du pain. »

Et le facteur riait sournoisement.

— Quel âge a votre enfant ? dit une voix derrière lui.

Il se retourna, Une dame vêtue de noir le regardait.

— Cinq ans, Madame, cinq ans ! Elle les a eus, il y a dix jours !

— L'âge de Lili !

Et la dame tomba dans un fauteuil en sanglotant.

— Oh ! Monsieur le facteur ! ajouta-t-elle, vous avez encore votre fille, et vous dites que vous êtes pauvre ! Vous criez contre les riches et ces riches n'ont plus rien, plus rien ! Oh ! Lili ! ma petite Lili ! tu es partie, tu m'as laissée seule, toute seule ! Puis se levant : Tenez, Monsieur, portez ces paquets à votre enfant afin qu'elle ait un joyeux jour de l'An. Et, demain, quand vous entendrez ses cris de joie et ses éclats de rire, pensez à la mère désolée que vous avez vue ce soir et qui est si malheureuse, oh ! si malheureuse !

Le facteur se dirigea vers la porte. Merci ! merci ! dit-il d'une voix mal assurée, puis revenant sur ses pas : « Pardon ! pardon, Madame ! »

Et dans la rue, poussant devant lui son fourgon, l'honnête employé songeait aux vicissitudes de la vie qui faisaient qu'à cette heure, lui, le pauvre salarié était le riche, et que là-bas, disparaissant dans la nuit, la maison du luxe et de l'opulence était celle de l'infortune !

HERMANN CHAPPUIS.

Les joueurs de cartes.

(2^{me} article.)

Les habitués d'un cercle ou d'un café sont volontiers tributaires de la place qu'ils ont choisie. Trouver son coin occupé est pour certains joueurs, — qui ne sont plus jeunes, — une grosse déception qui leur enlève une partie de leurs moyens et de leur bonne humeur.

L'un se plaint du mauvais jour, un second du courant d'air, un troisième du soleil en été ou du rayonnement trop intense d'un poêle en hiver. Tous ces petits inconvénients, qui passent inaperçus pour certaines natures, sont de gros points noirs pour les esclaves de l'habitude ou les sybarites. Aussi, il arrive souvent que le jeu se ressent de ces mécomptes, de ces petites piqûres qui chassent la cordialité.

Une singularité qu'on remarque assez souvent chez les joueurs de cartes, c'est qu'ils ne possèdent tout leur art, toutes les finesses du jeu, qu'autant qu'ils ont, autour d'eux, une galerie... d'admirateurs. Galerie généralement muette, il est vrai, mais dont les hochements de tête ou les signes approbateurs aiguillonnent, échauffent, animent les acteurs, affinent leur entendement, cinglent leur mémoire et donnent à leur esprit cette intuition, cette seconde vue dont les effets sont souvent étonnants.

Certaine table ronde du café du Grand-Pont, à Lausanne, est quelquefois inabordable. Les satellites y sont ordinairement en nombre double des étoiles, et bien que les étoiles soient de première grandeur, il est difficile de suivre avec fruit les orbes capricieuses qu'elles décrivent.

L'autre jour nous nous trouvions, pour prendre notre café, à un mètre cinquante de la fameuse table. On y jouait le piquet voleur. Trois athlètes s'y mesuraient, et ce combat épique était suivi par une dizaine de spectateurs.

De l'endroit où nous étions, nous ne pouvions pas suivre toutes les péripéties de l'engagement ; mais à en juger par les coups expectants, le trio était de première force.

Le plus âgé des joueurs, qui pouvait avoir la soixantaine, faisait montre de savoir et de décision. Son vis-à-vis, qui venait de remporter une belle veste, ne paraissait pas trop affecté par ce vêtement ; et enfin le troisième était, sans contredit, du bois dont on fait les joueurs polis, aimables et diserts.

Un courant sympathique s'était établi entre les joueurs et la galerie, et certains coups hardis avaient évidemment pour but d'intéresser celle-ci. Il s'en suivait, dans les entr'actes, des échanges de vue, des discussions techniques intéressantes qui, vives et brèves, suffisaient à fixer la règle et à faire battre le cœur plus vite. N'y eût-il que ce dernier point en faveur des joueurs, qu'à lui seul il justifierait les batteurs de carton. Il va sans dire que nous parlons ici du jeu de cartes comme simple distraction et non comme jeu d'argent.

Mais on a tellement médité des jeux et des joueurs, qu'une réhabilitation, si faible qu'elle soit, ne nous paraît pas hors de saison.

Un autre bon côté du jeu de cartes, c'est qu'il développe une force qui s'appelle l'impassibilité. Refouler ses impressions, tel est le but que doit se proposer le joueur s'il veut triompher.

Et dans la vie de tous les jours, nous voyons les impressionnables forcément battus par le jeu inconscient de leur physionomie, sur laquelle on lit comme dans un livre ouvert. LE CARRIER.

A la recherche d'une position sociale.

Un de nos abonnés a reçu la lettre suivante qu'il nous autorise à reproduire, après en avoir retranché les noms propres. Nous corrigeons, en outre, les fautes les plus grossières.

G..., 4 décembre 1886.

Cher monsieur,

Vous vous rappelez que vous m'avez dit, il y a quelques années, que si vous pouviez m'aider à

trouver une position, vous le feriez avec plaisir. Puisque l'occasion se présente, je prends la liberté de vous rappeler votre bonne promesse.

J'ai eu bien du malheur depuis que je vous ai vu ; je ne réussis à rien, et pourtant il faut que je vive.

J'ai eu des raisons avec mon maître et je l'ai quitté hier. On me fait payer chaque fois que je gâte quelque chose. Tenez, pas plus loin qu'au marché de samedi, j'ai mis sans le vouloir les pieds dans un panier d'œufs qui bouchait le passage. Les œufs ont été éclaffés. Est-ce que le pavé est fait pour y mettre des œufs et non pas pour marcher ? Eh bien, tout le monde et même les gâpions ont soutenu que je devais payer. J'en ai eu pour près de 2 francs.

Je n'ai jamais eu de chance, voyez-vous ; vous savez que mon tuteur m'avait mis en apprentissage chez un vitrier ; eh bien, la première vitre que je vais poser en ville, je la coupe, je crois la mettre en place, va te promener, elle passe à travers la fenêtre, à cause que le vide était trop grand, et elle tombe du quatrième étage. La vitre a été cassée. C'était pourtant autant de la faute du menuisier que de la mienne. Malgré ça, on m'a fait tout payer, 1 fr. 60.

A tout moment j'ai dû changer de maître pour des injustices comme ça. Une autre fois, un épiciériste m'a fait payer huit francs pour du sucre que je devais porter à une pratique et que je me suis trompé d'adresse, et que je n'ai pas pu le retrouver. Et encore un chapelier, chez qui je faisais des commissions en attendant autre chose, m'a maltraité par des coups et m'a retenu 10 francs au bout du mois pour un chapeau dans un carton. Il m'avait envoyé le porter deux heures loin ; j'étais fatigué et je me suis assis tout doucement sur ce bête de carton, qui s'est enfoncé. S'il y avait eu un banc, ça ne serait pas arrivé.

Enfin, cher monsieur, je n'en finirais pas si je voulais vous raconter tout ce qu'il m'a fallu déjà payer quand ce n'était pas de ma faute, puisque c'était sans le vouloir.

Une fois que j'étais chez un jardinier, il me dit de scier une branche à un vieux prunier. Bon, me voilà à cambillon sur cette branche et je scie. Crac ! voilà-t-il pas que je dégringole et que je me démetts le pied gauche. Le jardinier ne m'a rien fait payer, il m'a seulement dit que j'aurais dû me mettre en dedans de l'endroit où j'ai scié et non pas en dehors, comme si ça ne revenait pas au même.

Je me recommande donc bien à votre bonté, espérant que vous prendrez part à tous mes malheurs.

Mon adresse est au Grand-St-Jean, numéro *** , chez ma tante.

Agréez, cher monsieur, mes sincères salutations.

(Signature.)

On crâno petit tailieu.

(suite).

On iadzo bin aguelhi, à cambelion su 'na brantse, lo tailieu preind onna pierra que l'eimbriyè su ion dai géants, et lâi attrapè lo crâo dè l'estoma.

— Tatse-vâi dè botsi, se fâ cè géant à son camèrâdo, qu'as-tou fauta dè mè bailli on coup dè poeing ?